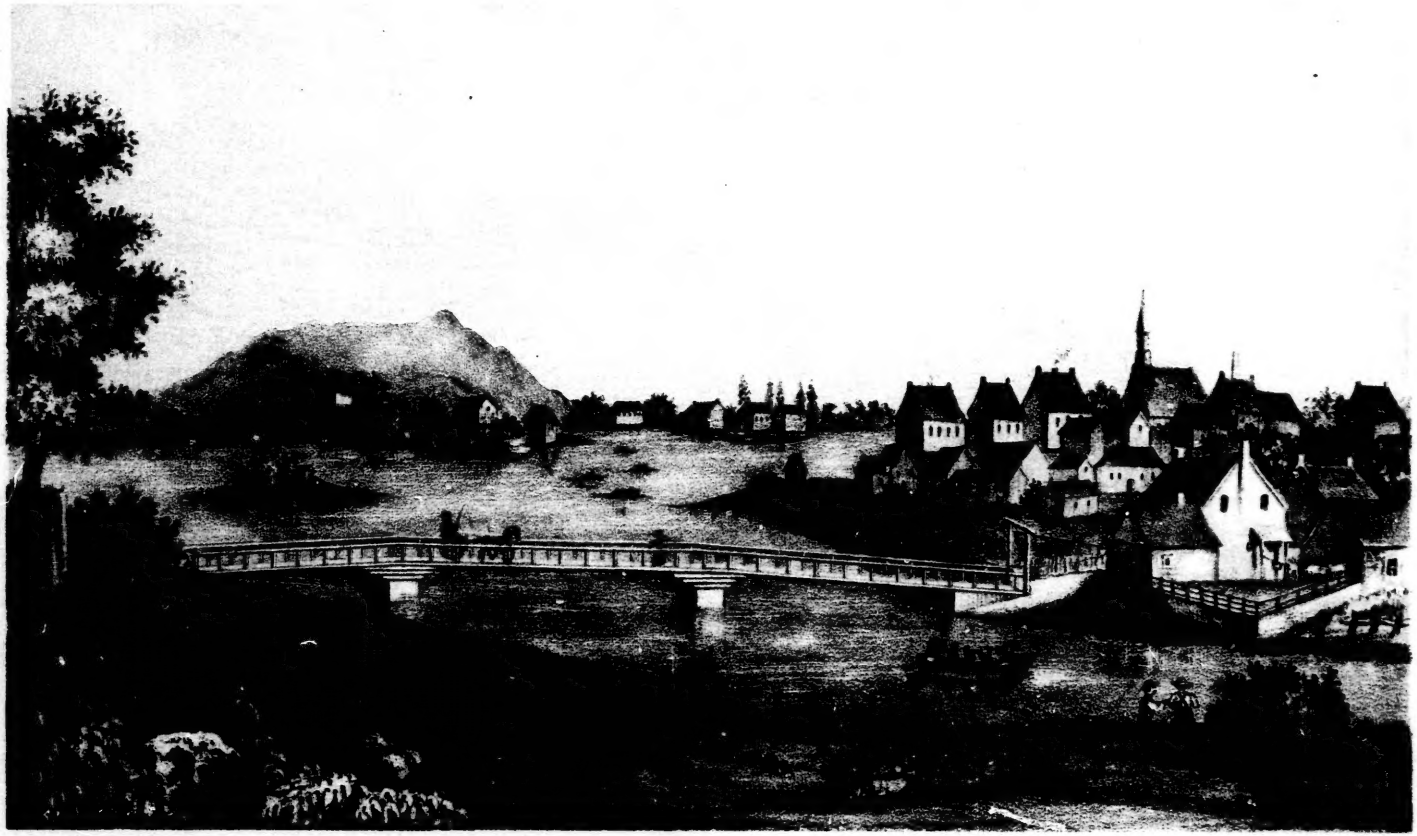
LE CANADA



Saint Hyacinthe

8

LE

CANADA

OU

QUELQUES MOTS DE RÉFUTATION

A M. LE PASTEUR GRANDPIERRE

PAR

UN AMI DES CANADIENS FRANÇAIS

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES

PLANCY
Siége, Direction
et Ateliers de la Société

PARIS
Librairie Centrale de la Société
rue de Tournon, 16

ARRAS
Succursale de la Société
rue Ernestale, 289

1884

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR

PLANCY. — Typographie de la Société de Saint-Victor. — J. COLLIN, imprimeur.

LE CANADA

Nous ne faisons point assez souvent attention à une contrée où il se trouve cinq à six cent mille Français, que les chances de la guerre ont séparés de nous depuis 1763 : c'est la province du Canada, dans l'Amérique du Nord.

E. DE GIRARDIN. (*Des Indiens Chippevays.*)

M. Grandpierre, pasteur à Paris, et directeur des missions protestantes, vient de publier un livre intitulé : *Quelques mois de séjour aux États-Unis d'Amérique*. L'auteur, qui a aussi visité le Canada, en dit ce qui suit (*pages 131 et suivantes*) :

« Dès que vous avez mis le pied sur le Canada, on dirait une autre contrée, et même un autre monde. De Rouse's-Point à l'extrémité du lac Champlain, jusqu'à Montréal, que voit-on ? Des plaines immenses à peine cultivées, des arbres secs et dépouillés, que personne n'a songé à abattre, et dont l'aspect désagréable répand un air de désolation sur tout le pays ; des maisons de paysans plus semblables à des huttes africaines de Béchuanas qu'aux demeures d'hommes civilisés ; une population ignorante, chétive, misérable, sans énergie comme sans industrie, se traînant de génération en génération dans l'ornière de la routine de ses pères, et construisant le four à cuire le pain au delà de la grande route et vis-à-vis

de la ferme, comme le faisaient les premiers colons français qui vinrent, il y a deux ou trois siècles, explorer le pays. Les habitants du Canada sont en grande majorité catholiques romains, c'est tout dire; ils vivent de plus sous l'influence peu civilisatrice d'un clergé qui ne brille pas plus par ses lumières que par son zèle. Qu'ajouter à cela ? Au fruit on reconnaît l'arbre. En traversant le canal qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, comme en passant en Suisse d'un village protestant dans un village catholique, on peut juger de l'influence de l'une et de l'autre religion sur l'état politique et social des populations qui les professent. Entre Rouse's-Point, sur la limite américaine, et la Grande-Ligne, l'un des premiers villages que l'on rencontre en Canada, le contraste est plus frappant encore, s'il est possible. Vous avez, à quelques lieues de distance, deux spécimens bien caractérisés de la prospérité d'un pays protestant et de la misère d'un pays catholique.

« Quand, en pénétrant dans le Canada, nous avons entendu des accents français frapper nos oreilles, et nous rappeler, à s'y méprendre, le langage des paysans normands ou bretons, nous avons éprouvé, si loin de la patrie, une émotion aussi facile à concevoir que difficile à décrire. Mais, après un moment d'entretien avec ces bons, mais ignorants Canadiens, nous nous sommes bientôt aperçus qu'ils connaissaient à peine de nom cette France, d'où sont venus leurs ancêtres. Sous le régime de l'Église Romaine, ils sont descendus si bas, que l'énergie morale et l'activité industrielle des colons anglais, leurs voisins, n'ont pas même la puissance d'exciter en eux une honorable jalousie et de les arracher à l'inconcevable apathie qui les perd. Alors, nous aurions voulu qu'ils ne parlassent pas français ; nous avons été tentés de souhaiter qu'ils ne se rattachassent par aucun lien à ce pays de leurs pères, auquel ils sont bien loin de faire honneur. Mais cette impression n'a été que passagère, et nous nous sommes hâtés de former pour eux un vœu plus digne à la fois d'eux et de nous. Nous avons demandé à Dieu que la double action des nombreuses Églises évangéliques anglaises établies dans le pays, et celle des deux missions suisses entreprises en leur faveur depuis de nombreuses années, se fissent sentir aux Canadiens parlant la langue française, de manière que, par la vérité, ils vinssent à la conversion, par la vie à la régénération intellectuelle et morale, et, par celle-ci, à la régénération sociale ; car ils ont grand besoin de l'une et de l'autre.

« Nous ne pouvions pas passer à la Grande-Ligne sans visiter la mission suisse de cette localité. Nous y avons été reçus, d'une manière toute fraternelle, par l'excellente Mme Feller, de Lausanne, fondatrice de l'établissement, par M. le pasteur Normandeau, Canadien converti, par M. le professeur Roux, de Marseille, et par leurs épouses. Quelle abnégation, quelle patience, quelle foi ne supposent pas de longs travaux entrepris, poursuivis avec une persévérance qui ne s'est jamais démentie, dans une contrée où il faut lutter, non seulement contre l'opposition opiniâtre des prêtres, mais encore contre la résistance d'inertie d'un peuple figé dans son immobilité ! Rien absolument, ni dans la société qui les environne, ni dans l'état de choses qu'ils ont sous les yeux, n'est de nature à récréer l'esprit ou à renouveler les forces morales de ces fidèles serviteurs et de ces pieuses servantes de notre Dieu. L'établissement de la Grande-Ligne est donc une mission dans le sens le plus strict du mot. Pour nous, il a été une véritable oasis au milieu du désert canadien ; pour nos amis, il est une prison volontaire, etc., etc., etc. »

Si l'on devait s'en rapporter à M. le pasteur Grandpierre, le peuple Canadien Français serait non seulement misérable et dégénéré, mais ce serait un peuple à moitié sauvage. Heureusement, les historiens canadiens, les auteurs anglais, français et allemands qui ont visité le Canada, sont unanimement d'accord pour dire le contraire ; et les citations que nous allons reproduire sont la réfutation la plus complète des assertions de M. Grandpierre.

M. F.-X. Garneau, Canadien, et historien d'un grand mérite, dit, dans son *Histoire du Canada* (2e édition. Québec, 1852. IIe vol., p. 259 et 260) :

« Au commencement de 1761, la domination française avait cessé d'exister dans toute l'étendue du Canada, après avoir duré un siècle et demi. En quittant cette contrée, M. de Vaudreuil rendit cet hommage à ses habitants, dans une lettre aux ministres de Louis XV :

« Avec ce beau et vaste pays, la France perd 70,000

» âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare, que jamais
» peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi atta-
» chés à leur prince. Les vexations qu'ils ont éprouvées
» depuis plusieurs années, et particulièrement depuis les
» cinq dernières avant la reddition de Québec, sans mur-
» murer ni oser faire parvenir leurs justes plaintes au pied
» du trône, prouvent assez leur docilité. »

Dans le troisième volume du même ouvrage (pages 85 et 86), on lit ce qui suit :

« Depuis 1755, tous les malheurs qui peuvent frapper un peuple se sont réunis pour accabler les Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations sans exemple, la conquête, le despotisme civil et militaire, la privation des droits politiques, l'abolition des institutions et des lois anciennes, tout cela est arrivé simultanément ou successivement dans notre patrie, dans l'espace d'un demi-siècle. L'on devait croire que le peuple canadien, si jeune, si faible, si fragile, se fût brisé, eût disparu au milieu de ces longues et terribles tempêtes soulevées par les plus puissantes nations de l'Europe et de l'Amérique, et que, comme le vaisseau qui s'engloutit dans les flots de l'Océan, il n'eût laissé aucune trace après lui. Il n'en fut rien pourtant. Abandonné, oublié complètement par son ancienne mère-patrie, pour laquelle son nom est peut-être un remords; connu à peine du reste des autres nations dont il n'a pu exciter ni l'influence ni les sympathies, il a lutté seul contre toutes les tentatives faites contre son existence, et il s'est maintenu, à la surprise de ses oppresseurs, découragés et vaincus. Admirable de persévérance, de courage et de résignation, il n'a jamais désespéré un moment. Confiant dans la religion de ses pères, révérant les lois qu'ils lui ont lais-

sées en héritage et chérissant la langue dont l'harmonie a frappé son oreille en naissant, et qui a servi de véhicule aux pensées de la plupart des grands génies modernes, pas un seul Canadien, de père et de mère, n'a jusqu'à ce jour, dans le Bas-Canada, trahi aucun de ces trois grands symboles de sa nationalité : la langue, les lois et la religion! »

Un Anglais, dont le jugement ne peut être suspect de partialité en faveur des Canadiens Français, le capitaine Basil Hall, officier de la marine royale, chargé par le gouvernement anglais de missions secrètes aux États-Unis et dans le Haut et le Bas-Canada, dit, dans son *Voyage dans les États-Unis de l'Amérique du Nord et dans le Haut et le Bas-Canada* (édition de Bruxelles, 1835, Ier volume, pages 160, 161 et 162) :

« Si les beautés de la nature, aux chutes de Montmorency, ne répondirent point à notre attente, nous fûmes complètement dédommagés par le travail de l'homme, et plus encore par de gracieuses figures de femmes aux yeux noirs, d'une expression toute française, et par de charmants enfants, pleins de santé et de gentillesse, le teint voilé par de grands chapeaux de paille noire, que nous rencontrâmes entre Québec et Sainte-Anne. Rien de ce que nous avions vu jusque-là en Amérique ne pourrait rivaliser avec ces blanches chaumières, coiffées de toits pointus couverts en ferblanc, d'une construction grotesque et fantastique. Les linteaux des portes et des fenêtres étaient peints en noir; tout autour se trouvaient disposés en ligne des pots de fleurs, entourés de lianes grimpantes qui rappelaient les provinces d'Italie ou de la France méridionale.

« Dans cette contrée, où règne encore une simplicité primitive, on ne trouve rien qui ressemble à une taverne. Nous logeâmes, à un prix très modéré, dans une ferme française, dont la distribution était tout à la fois confortable et élégante.

« Après le dîner, dont nous eûmes lieu d'être contents, nous nous promenâmes pendant une heure ou deux au milieu des maisons du voisinage. Les habitants, ou Jeans-Baptistes (ainsi l'on nomme les paysans français du Canada), sont de braves gens, ne parlant que français, fort contents de leur sort et ne désirant pas en changer. Heureux mortels ! »

Le témoignage de M. Michel Chevalier ne peut être qu'heureusement invoqué dans cette circonstance. Voici ce que l'on trouve dans son ouvrage intitulé : *Lettres sur l'Amérique* (édition de Bruxelles, 1838, IIe vol., p. 191) :

« Sous ce régime, auquel les Anglais conquérants n'ont rien changé, le Canada a fleuri, et la population s'y est multipliée au sein d'une douce aisance. Je n'ai vu nulle part rien qui offrît mieux l'image de l'*aurea mediocritas* que les jolis villages des bords du Saint-Laurent. Ce n'est pas l'ambitieuse prospérité des États-Unis, c'est quelque chose de beaucoup plus modeste ; mais, s'il y a moins d'éclat, en revanche il y a plus de contentement et de bonheur. Le Canada m'a rappelé la Suisse : c'est la même physionomie de satisfaction calme et de jouissances paisibles. On parlerait du Canada, s'il n'était pas à côté du colosse anglo-américain ; on citerait ses développements, sans les prodiges des États-Unis. »

Les détails suivants sont empruntés à M. Auguste Wahlen, dans son ouvrage intitulé : *Mœurs, usages et cos-*

tumes de tous les peuples du monde (édition de Bruxelles, 1844, pages 324 et suivantes) :

« La population de Montréal est toute française au fond, quoique de nombreux émigrants anglais y soient arrivés dans le cours de ces quinze dernières années. Le caractère des habitants est en général bienveillant et hospitalier ; la société y est agréable, douce, communicative et spirituelle. C'est un mélange heureux des éléments qui constituent le caractère anglais et français, et qui unit à la sûreté des rapports l'élégance des manières. Les hommes de la classe inférieure, que l'on rencontre dans les rues, ont un air de vigueur, de satisfaction et de gaîté qui plaît à voir. Jusqu'ici Montréal est restée étrangère à cette lèpre du paupérisme qui infeste presque toutes les grandes villes de l'Europe.

« Il existe encore un contraste frappant entre les fermiers du Haut et du Bas-Canada, comme on peut s'en assurer à la Chine, village situé sur le Saint-Laurent ; c'est autour de ce village que commencent à se développer de belles et fertiles plantations, exploitées par des fermiers canadiens, établis de père en fils. Ces paysans ont le teint brun, les traits caractérisés ; ils sont en général maigres, quoique d'une structure athlétique ; ils ont les yeux petits, brillants et vifs ; ils sont, en général, d'une politesse affectueuse et familière avec les étrangers. Adroits, spirituels, prévenants, ils convient les voyageurs à venir boire un verre de cidre avec eux, et se montrent fort empressés autour d'eux.

« Les Canadiens vont peu à pied ; tout fermier est à peu près en état d'avoir un cheval et une calèche. Les chevaux canadiens, bons au fond, sont en apparence les plus misé-

rables que l'on puisse imaginer. Ils sont longs, lourds et d'un poil rude; mais ils s'animent sous le fouet du conducteur. On ne peut se faire une idée de la fierté du paysan canadien, qui conduit son cheval chétif et sa voiture mal assurée; c'est l'être le plus vif, le plus gai, le plus pétulant que l'on puisse voir. La calèche et le cheval, tels sont les premiers meubles d'un Canadien, ce qu'il nomme son *établissement*. Dans ces hommes qui arpentent la grande route, on rencontre la même politesse, la même prévenance que dans les fermiers sédentaires. Jamais ils ne passeront devant un étranger sans lui ôter leur chapeau; et les enfants, pour peu que le voyageur soit convenablement vêtu, ne manqueront pas de le saluer profondément. Si deux postillons sont à portée de s'entendre, ils se diront mutuellement un bonjour cordial, en se traitant de *Monsieur*.

« La population française est resserrée principalement sur la rive septentrionale du fleuve Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'à Québec. Les premiers colons français paraissaient être venus de la Normandie. Contents de peu, attachés à leur religion, à leurs usages, soumis au gouvernement qui respecte leur liberté, ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes. Ils fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent à la campagne; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir les *mocassins* ou grosses bottes; enfin leur savon, leurs chandelles, leurs charrues, etc., etc.

« Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitants d'une grande ville, plutôt que pour ceux

d'une contrée demi-sauvage. La plus parfaite harmonie existe entre eux : souvent les enfants de la troisième génération demeurent dans la maison paternelle.

« Quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poils et fourrures, donne aux Canadiens l'apparence des Russes, la gaîté française y conserve son empire. Les plaisirs y ont le caractère simple et un peu grossier qu'ils avaient en France avant le raffinement introduit sous Louis XIV. Les parents et les amis s'assemblent tous les jours autour d'une table chargée de mets solides; à côté d'un énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupe ou de lait caillé. Immédiatement après un dîner qu'anime une gaîté franche et bruyante, les violons se font entendre; tout le monde se livre à la danse; les menuets et les gigues se succèdent sans interruption.

« Les femmes du Canada sont remarquables par leurs grâces et leur brillante santé. Bonnes épouses, mères tendres, ménagères soigneuses, elles font la félicité de leurs familles.

« Dans l'éducation des jeunes personnes de bonne famille, les arts d'agrément ne sont point négligés; le dessin forme une partie importante de l'instruction qu'elles reçoivent; la musique compte des élèves jusque dans les fermes et les villages. Enfin, dans la classe inférieure, une jeunesse joyeuse répète en chœur d'anciennes chansons normandes. »

Voici quelques passages extraits du *Voyage dans les deux Amériques*, par M. Alcide d'Orbigny (Paris, 1841, pages 520, 524 et 525) :

« Les environs de Montréal sont riches en sites magni-

fiques et en cultures non moins belles. Les villages, cachés dans leurs bouquets d'arbres, les fermes, les champs en culture, disparaissent devant le sillage rapide du bateau. A peine pûmes-nous apercevoir de loin le charmant village de la Prairie, situé sur la rive gauche du Saint-Laurent, localité intéressante pour son commerce et pour sa population. Elle a de jolies rues, des maisons fort bien bâties et hautes quelquefois de deux étages. Des ouvriers de toutes les professions peuplent ce village, pour qui, d'ailleurs, le mouvement des bateaux à vapeur est une source de richesses. Le village de Saint-Joseph est inférieur en étendue à celui le la Prairie ; mais sa situation est plus romantique encore.

« Le Canada, quoi que les Anglais aient pu faire, a encore, tant dans les villes que dans les campagnes, une physionomie française. Les usages, les habitudes sociales, les relations du monde, sont encore à peu près ce qu'elles étaient avant la conquête ; et les colons primitifs tiennent à honneur de ne pas se fondre avec les maîtres nouveaux. Une grande fierté d'origine a résisté jusqu'à ce jour à tous les patients efforts des Anglais, qui se montrent, au reste, d'une tolérance extrême, certains que l'avenir est pour eux. Ce qui contribuera longtemps à maintenir cette ligne tranchée, c'est la différence de religion, le clergé catholique cherchant à garder sa puissance intacte contre les envahissements de l'anglicanisme. »

On lit dans *l'Univers ; Histoire des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord,* par M. F. Lacroix, (Paris 1849, page 66) :

« La ressemblance des fermes de la Normandie avec celles des bords du Saint-Laurent est remarquable. A la

différence près du plancher, qui est toujours en bois en Canada, et en briques ou en dalles en France, chaque chose est absolument la même ici et là. La cheminée est toujours au centre du bâtiment, adossée au mur qui sépare la cuisine de la grande chambre où se tiennent les habitants, et aux deux extrémités de laquelle sont placées les petites chambres à coucher. Le lit principal, entouré de serge verte, qui est suspendu au plancher du haut de la grande salle par une targette en fer, le bénitier et le petit crucifix à la tête, la grande table à manger, la couchette des enfants sur des roulettes en bois; au-dessous du grand lit, les différents coffres pour y déposer l'habillement du dimanche; l'ornement des poutres, la longue pipe, le *tulle* français ou fusil à long calibre, la corne à poudre, le sac à plomb, etc., etc., m'ont fait penser plus d'une fois à la résidence de mon ami Jean Gilbeau de Saint-Joachim.

« Quoique l'élégance anglaise ne doive pas être cherchée dans les habitations du paysan canadien, il y règne une propreté parfaite; et à cette première condition de bien-être et de commodité s'ajoute l'avantage d'un assortiment complet d'ustensiles culinaires. »

M. X. Marmier, « dont le cœur français et catholique, dit M. Ch. Lenormant, s'est ému en retrouvant, sous la couche anglaise, la France canadienne vivante et pleine d'avenir; M. Marmier qui ne choque pas un instant le sentiment moral le plus délicat, et que tout cela n'empêche pas de rester un aimable voyageur, un écrivain plein de charme et un homme bien élevé; » M. Marmier a écrit de belles et émouvantes pages sur le Canada, dans son ouvrage intitulé : *Lettres sur l'Amérique* (Paris, 1851) :

Nous sommes heureux d'en extraire les passages ci-après (pages 91 et suivantes) :

« Dieu soit loué ! Je suis rentré en France, non pas dans la nôtre, malheureusement. — Mais je suis pourtant sur la terre de France, c'est certain ; sur cette terre du Canada, découverte par Cartier, colonisée par Champlain, convertie par nos missionnaires, régie pendant plus de cent ans par des gouverneurs français, et conquise par les Anglais après une longue lutte où chacun de nos soldats fit vaillamment son devoir, où notre armée, si forte par son courage, fut écrasée par le nombre de ses adversaires.

« Près d'un siècle s'est écoulé depuis le fatal événement qui nous enleva ce beau et riche pays. Dans ce long espace, l'Angleterre a agi sur cette région par tous les moyens qu'elle a en sa puissance, et elle n'a pu parvenir à dénationaliser la petite population française qui se trouvait dans le Canada à l'époque de la conquête. Bien plus, cette population s'est accrue dans des proportions extraordinaires. En 1763, elle ne s'élevait pas à plus de 60,000 individus ; on en compte à présent, dans le Bas-Canada, près de 600,000, qui, en dépit des vicissitudes que leur pays a subies, et du nouveau royaume auquel ils appartiennent, aiment la France et se glorifient de leur origine française.

« Ici, ce demi-million d'enfants de la France, qui se nomment les habitants, a pour la Religion Catholique, pour les prêtres, le même respect qu'au temps de Louis XIII. Dans chaque village, le curé exerce sur ses paroissiens une autorité incontestée. Il est le guide des familles, le confident des douleurs secrètes, l'arbitre des dissensions domestiques. Quand on le voit passer, il n'est personne qui ne le salue avec respect, et l'on s'honore de s'entretenir

avec lui. Aux jours de fêtes, l'église est pleine de fidèles, hommes et femmes, qui assistent dévotement à l'office, et n'entendent point, à leur retour au logis, une raillerie philosophique sur le chant du chœur ou la longueur du prône. En faisant de côté et d'autre quelques excursions avec des membres du barreau et des membres du parlement, je les ai vus, comme nos bonnes gens de Franche-Comté, ôter leur chapeau devant chaque humble croix qui s'élevait au bord du chemin.

« Ici l'on a gardé, dans l'usage de notre langue, cette élégance, cette sorte d'atticisme du grand siècle. Le peuple lui-même la parle assez correctement et n'a point de patois.

« Chaque famille a en outre sa petite chronique particulière, qu'elle garde précieusement dans ses archives et dans sa mémoire. Chacune de ces familles remonte à la France par une ligne plus ou moins directe, et s'arrête, au nord ou au sud, sur une ville, sur un hameau que les enfants apprennent à connaître dès leur bas âge. Celle-ci est venue de la Normandie, celle-là de la Vendée, cette autre des montagnes du Jura. Chacune d'elles vante par tradition les qualités de la province d'où elle est issue, et il s'établit quelquefois entre les descendants de ces diverses provinces de glorieuses discussions d'amour-propre national ; après quoi tous se réunissent amicalement, sous leur titre générique d'habitants, dans leur communauté d'origine française.

« Je ne puis vous dire les douces émotions que j'ai éprouvées à mon entrée dans ce pays, au milieu de ces fidèles commémorations de la France. Mon rapide passage parmi les froids Américains m'avait littéralement gelé le

cœur et la langue. Je n'osais plus m'approcher d'un de ces ours de comptoir, qui ne répondait à mes avances que par une sorte de grognement; je sentais qu'il n'y avait aucune espèce d'aimant ni de point de jonction entre les mercantiles pensées de cette race additionnante et multipliante et les fantaisies de ma pauvre nature de voyageur.

« Québec a, de plus que Montréal, quelques poètes, un historien d'un grand mérite, M. Garneau, un bibliographe, dévoué surtout à la bibliographie des régions américaines, M. Faribault, et une société littéraire qui a formé un cabinet d'histoire naturelle, un musée canadien, une bibliothèque.

« Le grand séminaire, fondé par M. de Laval et moins riche que celui de Montréal, a aussi formé une collection de minéralogie, un très beau cabinet d'instruments de physique et une bibliothèque de 1200 volumes : ce qui n'est pas un petit trésor dans un pays où les frais de commission et de transport et les droits de douanes mettent les livres à un très haut prix. C'est principalement, sinon exclusivement dans la population française, que l'on remarque cette prédilection pour l'étude et pour les lettres.

« C'est sur les bords de l'Yamaska, jolie rivière, que s'élève le village de Saint-Hyacinthe, l'un des plus beaux et des plus considérables du Bas-Canada. C'est le chef-lieu d'une seigneurie de 23 lieues d'étendue, appartenant à un aimable jeune homme qui a fait plusieurs voyages en Europe, et qui en a rapporté un esprit très libéral, avec une instruction très variée. En entrant chez lui, j'aurais pu me croire dans un salon de Paris, à l'aspect des œuvres d'art dont il s'est entouré.

« M. de S. a pour voisin un propriétaire riche et in-

struit, chez lequel j'ai passé une agréable soirée à entendre deux enfants, frais et vermeils comme deux fraises de bois, chanter, en s'accompagnant sur le piano, des mélodies canadiennes et de naïves chansons sauvages.

« Entre ces deux aristocratiques habitations, est un collége important, fondé en 1814 par l'ancien curé de la paroisse, qui l'a doté d'une fortune de deux cent mille francs. On y compte 250 élèves qui y terminent, non seulement leurs études classiques, mais qui peuvent même y suivre un cours complet de théologie. Le supérieur de cet établissement a fait aussi un voyage à Paris, et parle avec bonheur des institutions qu'il y a visitées et des hommes illustres qu'il y a connus.

« Après avoir visité les habitations champêtres des environs de Québec, je désirais revoir ici le foyer du paysan; c'est un tableau qui vous plairait par sa chaste simplicité, par le calme bienfaisant qu'on y respire.

« Le paysan canadien a mieux conservé que l'habitant des villes les traditions du passé. Il laboure son patrimoine à la façon de ses pères. Ses champs lui donnent du blé, de l'orge, des pommes de terre, du chanvre ; son verger, des prunes, des noix, et des pommes d'une saveur parfaite, désignées, à juste titre, sous le nom de *fameuses*. S'il ne possède que quelques arpents de bois, il y a non loin de lui une forêt où il peut prendre pour son hiver du combustible à bon marché. A sa porte est l'érable canadien, où il n'a qu'à faire, au printemps, quelques incisions pour en voir découler une liqueur dont il forme un sirop rafraîchissant ou du sucre, qui remplace, dans une quantité de familles, celui des colonies.

« Sa femme, ses filles, tissent elles-mêmes et façonnent

ses chemises et ses vêtements de laine. Avec ces ressources, il n'a pas à se préoccuper du nombre de dollars qu'il recueille dans son armoire. La terre, cette bonne nourricière, lui fournit à peu près tout ce qui lui est nécessaire. Autrefois, il avait un certain goût qui lui coûtait bien des schellings ; il aimait à s'arrêter au *barroom*, à savourer le verre de rhum et de wyskey. La sage doctrine des sociétés de tempérance, enseignée, propagée par les prêtres, a fait tant de progrès dans cette contrée, qu'elle a, dans la plupart des campagnes, complètement aboli l'usage des spiritueux, et qu'il est tel village où l'aubergiste ne conserve quelques bouteilles de vin que pour les malades. Le paysan canadien a remplacé les boissons alcooliques par le thé, et du reste il se nourrit bien : trois repas par jour, aux mêmes heures que nos ancêtres, et à chaque repas un plat de viande, si ce n'est aux jours maigres, dont il ne voudrait pas enfreindre la loi.

« Sa maison est petite, construite en bois ordinairement, recouverte à l'intérieur d'une couche en plâtre ; mais il pourrait écrire sur la porte : *Petite maison, grand repos.*

« Telle est la situation du paysan canadien. Qu'il s'y trouve des exceptions : assurément ; mais j'ai tenté de vous la dépeindre dans sa généralité, et je ne crois pas m'être trompé. »

Les passages suivants sont puisés dans l'*Histoire du Canada* par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg (Paris, 1852). L'auteur, qui a habité le Canada pendant plusieurs années, dit (pages 1, 2 du Ier vol., et pages 132, 201, 202, 212 du IIe vol.) :

« Dès son entrée dans le Saint-Laurent, le voyageur eu-

ropéen croit retrouver sur ses bords, malgré les changements que la domination anglaise a pu y apporter depuis bientôt un siècle, les villages de la Normandie et de la Bretagne, en apercevant les blanches maisons qui se détachent dans le paysage avec l'église au long clocher, surmonté de sa croix de fer. Si, dans quelques grandes villes, la langue anglaise commence à se placer au niveau de la nôtre, tout annonce cependant la prépondérance de la nationalité française, surtout dans les campagnes, où l'habitude a gardé, avec la langue, les mœurs bretonnes ou normandes; tout annonce surtout la prépondérance de la Religion Catholique sur les sectes rivales introduites par la conquête britannique, mais qui n'ont pu réussir à changer cette grande physionomie de la France de Louis XIV; on la reconnaît toujours dans ces hôpitaux magnifiques, ces colléges, ces monastères, et ces églises sans nombre, l'orgueil et la gloire du Canada.

« .... Le prince régent, depuis George IV, ordonna au gouverneur d'exprimer particulièrement à l'évêque de Québec toute la gratitude qu'il éprouvait des preuves de loyauté qu'il avait données (octobre, 1813); bientôt après il crut devoir le récompenser en lui accordant une place au conseil législatif de la province.

« Pendant toute la durée de ces deux effrayantes époques (épidémies du choléra en 1831 et 1833), le clergé canadien, à Québec ainsi qu'à Montréal, à la ville comme à la campagne, se montra, ce qu'il est toujours et partout dans de telles circonstances, charitable et dévoué jusqu'à la mort, portant à tous, avec l'intrépidité de la foi, dans la chaumière du pauvre comme dans la maison du riche, les secours sacrés de la Religion.

« Le Canada, s'il n'égale pas en tout les progrès matériels des États-Unis, l'emporte certainement sous le rapport moral et les véritables progrès de l'intelligence. La moralité et la probité du Canadien sont indisputables ; ses vertus paisibles, son hospitalité, sa politesse, si remarquable jusque dans les classes les plus inférieures de la société, il en est redevable entièrement à son éducation catholique. »

Contrairement à ce qu'avance M. Grandpierre, le souvenir de la France et les sympathies des Canadiens pour leur mère-patrie se manifestent dans toutes les circonstances, dans les discours publics, dans les sermons du prédicateur, dans les vers du poète, et dans toutes les traditions du peuple. M. Ampère, de l'Institut de France, ayant visité le Canada en 1851, a assisté à un banquet donné par la ville de Montréal, à M. Lafontaine, membre du gouvernement canadien. Voici, d'après *La Minerve*, un passage du discours prononcé dans ce banquet par M. Morin, président :

« Parmi les convives qui honorent notre banquet de leur » présence, il est un fils de la vieille France, dont la parole » a fait battre nos cœurs d'une émotion bien vive. Un » étranger vient-il au Canada, quelle que soit son origine, » nous l'accueillons cordialement parmi nous ; quand cet » étranger accepte notre hospitalité, nous le traitons » comme un ami ; mais, quand un Français vient sur la » terre qui s'appelait autrefois la Nouvelle-France, nous » lui tendons la main, et nous l'appelons notre frère. Car, » voyez-vous, les Canadiens, descendus de la France, ne » peuvent pas oublier leur origine. Leur sang ne saurait » mentir, le fleuve remonter vers sa source, et les peuples » oublier le pays où reposent les os de leurs pères. La » France, elle, peut avoir oublié qu'il est, sur les bords de

» l'Amérique, un pays fondé par les Français ayant à leur
» tête le brave marin de Saint-Malo ; la France peut avoir
» oublié que ses rois se rendirent coupables envers nous
» d'immenses injustices ; mais nous, nous n'oublions point
» la France ; quels qu'aient été ses torts envers les habitants
» du Canada, nous chérissons toujours son souvenir, et
» fraternisons avec ses enfants. Honnis soient les peuples
» qui sont sourds à la voix du sang, insensibles aux tradi-
» tions de leur ascendance ! Il n'en est pas ainsi des Cana-
» diens-Français ; et le savant distingué qui a pris place à
» notre banquet ce soir les trouvera fidèles à leur langue,
» à leurs institutions et à leurs lois. Il les trouvera surtout
» fidèles aux traditions d'hospitalité, aux leçons d'hon-
» neur qu'ils ont reçues de leurs ancêtres ; en un mot, il
» trouvera la France en Canada, et des amis où il s'atten-
» dait peut-être à trouver des étrangers. »

Les quelques strophes suivantes sont détachées d'une pièce de vers publiée par le *Journal de Québec*, du 4 janvier 1853 :

« Canadiens, donnons tous, afin que de la France
» La langue et le grand nom, consolante espérance !
» Aux bords du Saint-Laurent, se conservent toujours.
» Donnons avec bonheur, pour que notre foi sainte
» Se maintienne à l'abri de toute lâche atteinte
» Qu'on voudrait lui porter en de malheureux jours.

» Salut, ô ma belle patrie !
» Salut, ô bords du Saint-Laurent ;
» Terre que l'étranger envie,
» Et qu'il regrette en la quittant !
» Heureux qui peut passer sa vie,
» Toujours fidèle à te servir ;
» Et dans tes bras, mère chérie,
» Peut rendre son dernier soupir.

» Aimez ce beau pays où la vie est si pure,
» Où du vice hideux fuyant la joie impure,
» Des austères vertus on respecte la loi ;
» Où trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
» Des plaisirs insensés méprisant la folie,
» Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

» J'ai vu le ciel de l'Italie,
» Rome et ses palais enchantés;
» J'ai vu notre mère-patrie,
» La noble France et ses beautés.
» En saluant chaque contrée,
» Je me disais au fond du cœur :
» Chez nous la vie est moins dorée ;
» Mais on y trouve le bonheur. »

(Octave Cremazie.)

Malgré le cadre étroit de cet opuscule, nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques passages d'un discours prononcé en chaire, à la célébration de la fête de Saint-Jean-Baptiste, par le R. P. Letellier, à Toronto (Haut-Canada), le 24 juin 1851 :

«.... En nous groupant autour de la bannière de saint Jean-Baptiste, nous saluons la croix; et le monde doit comprendre que la Société de Saint-Jean-Baptiste est et ne peut être qu'une association catholique. Originaires du Royaume Très-Chrétien, du beau pays de France, nous avons reçu, de la naissance ou du bienfait des lois, une nouvelle patrie : et, Franco-Canadiens, nous portons en nous le double caractère de la foi antique qui a distingué la mère-patrie, et de la bravoure chevaleresque qui a immortalisé la colonie. Ce sont, si je ne me trompe, Messieurs, ces prémices de l'esprit national, si pur et si noble, que la Société de Saint-Jean-Baptiste est appelée à sauvegarder,

dans l'élite de notre population franco-canadienne, et dont nous recommandons aujourd'hui le précieux dépôt à la puissante intercession de saint Jean-Baptiste.

«..... C'est sur les bords, c'est au centre des grands lacs, que la solennité de Saint-Jean-Baptiste nous réunit en ce jour. Oh! Messieurs, que de souvenirs touchants, que d'émotions, je dirais presque alarmantes pour la modestie chrétienne, se pressent dans nos âmes! Nos pères n'ont-ils pas été ici les premiers pionniers de la Religion, de la civilisation, de l'humanité? Et, quand je dis nos pères, j'entends parler des colons, des marchands, des officiers, des gentilshommes, aussi bien que des missionnaires de la colonie. Que de travaux n'eurent-ils pas à endurer, que de dangers n'eurent-ils pas à courir pour remonter ces rivières et ces lacs, sur lesquels la vapeur nous fait voler! C'était sous des torrents de sueur qu'ils faisaient ces longs portages, là où de magnifiques canaux nous bercent aujourd'hui. Les villes où nous dictons aujourd'hui des lois, les bourgades que notre commerce et notre industrie font naître et agrandissent tous les jours, n'étaient, il y a deux siècles, que d'interminables forêts, où nos pères venaient planter à tout hasard une pauvre hutte, au milieu des sauvages inhumains et des bêtes féroces, qui se disputaient l'empire de ces immenses contrées. Ne sont-ce pas nos pères qui ont cimenté de leur sang les pauvres chapelles, les forts improvisés, qui devaient abriter pour la première fois la Religion et l'humanité dans ces riches parages? Ne sont-ce pas nos pères qui ont fait connaître au monde les mers d'eau douce? Ne sont-ce pas nos pères, tels qu'un Joliet et un Marquette, qui ont reconnu la hauteur des terres, et révélé à l'univers les sources du Missis-

sipi et du Saint-Laurent, ces fleuves-rois ? Les rives du lac Huron, à quelques milles de cette cité, dans cette province même, n'ont-elles pas vu les affreux bûchers où nos hommes apostoliques ont été brûlés à petit feu, avec tous les raffinements de la barbarie la plus brutale? N'ont-elles pas été inondées du sang de vos premiers colons, de vos meilleurs alliés, de vos plus braves soldats? »

Le passage suivant d'une correspondance, publiée par le *Journal de Québec,* du 26 avril 1853, se rapporte parfaitement au sujet qui nous occupe. L'auteur de cette correspondance « un cultivateur de la rivière Chaudière » s'adresse à un député du Haut-Canada, peuplé presque généralement par des habitants d'origine anglaise :

«..... Parcourez nos campagnes et voyez ces constructions luxueuses, ces maisons confortables, cette propreté exquise, ces voitures élégantes, ces chevaux beaux et bien attelés, cet air général d'aisance, cette urbanité caractéristique, et dites si votre Haut-Canada en approche. Allez à nos églises les dimanches; examinez le langage, la tenue, l'habillement, l'esprit, la morale, la piété, la fraternité joviale, et dites si vous avez rien de semblable parmi vous. Que sert votre commerce, que servent vos manufactures à un peuple agricole, intelligent et éclairé, qui veut vivre heureux du produit de ses terres et à l'ombre de ses autels? Gardez votre civilisation de boutique, d'entre-pont, de fourneaux, de mines de charbon, de banqueroutes, d'exploitation du pauvre par le riche, et laissez en paix notre religion, nos églises, nos institutions de charité. Nous ne voulons d'autre civilisation que celle qui élève l'esprit et le cœur des hommes au-dessus de la sphère étroite des plaisirs sensibles, et qui les unit entre eux par

les liens sacrés d'une commune origine et d'une même destinée. »

Un autre député, anglo-canadien et protestant, du Haut-Canada, M. le colonel Prince, répondant à un député franco-canadien qui venait de défendre les institutions de charité du Bas-Canada, a prononcé les paroles suivantes, dans une séance du parlement à Québec, en mars 1853 :

« Le discours de M. Cauchon est le meilleur que j'aie jamais entendu, et je considère comme une civilité de sa part de l'avoir prononcé en anglais. Je dirai franchement que mon opinion est que les Canadiens-Français, d'après mon expérience dans mon comté, sont plus vertueux que les Hauts-Canadiens. Je suis en faveur du bill qui aura pour résultat d'empêcher le renouvellement de discussions brûlantes. Je ne puis, en terminant, m'empêcher de donner aux institutions catholiques du Bas-Canada le tribut de louanges qu'elles méritent à si juste titre. »

Enfin le témoignage le plus éclatant en faveur des Canadiens-Français se trouve dans le passage suivant d'un discours, prononcé par un député anglais et protestant, lors des débats sur l'adresse, dans l'assemblée législative du Canada, à Québec, le 24 août 1852. Voici, d'après le *Journal de Québec,* comment s'est exprimé l'honorable M. Boulton :

« Il y a longtemps que j'ai l'avantage de connaître la » population du Bas-Canada, et J'AVANCE, SANS CRAINTE D'ÊTRE » DÉMENTI, QUE, S'IL Y A SUR LA TERRE UNE POPULATION MORALE, » C'EST SANS CONTREDIT CELLE DU BAS-CANADA. Vous n'y voyez » aucun de ces crimes horribles qui déshonorent les autres » pays. La Religion est la base de cette moralité. Depuis » leur naissance jusqu'au tombeau, les Bas-Canadiens sont

» sous la direction de leurs prêtres : ce qui explique pour-
» quoi ils sont si moraux et exempts des vices et des crimes
» qui existent ailleurs. Dans le Haut-Canada, il y a aussi
» moins de crimes que dans les autres pays, par exemple,
» que dans les États-Unis. On n'y voit pas des hommes
» d'éducation se former en compagnie de voleurs de grands
» chemins. C'est encore là un effet de l'heureuse influence
» de l'instruction morale et religieuse. »

Nous ne pouvons mieux compléter nos citations qu'en les terminant par un nouvel emprunt fait à M. Garneau, duquel un écrivain français, M. Moreau, disait dernièrement :

« M. Garneau est né au Canada. Il exerce la profession d'avocat à Québec. Il a trouvé, dans les archives de l'ancien gouvernement colonial, de très utiles ressources. La connaissance que, dès son enfance, il a acquise des lieux et des choses, les traditions qu'il a recueillies, l'habitude des races indigènes dans laquelle il a vécu, l'ont également bien servi. Il en a reçu une intelligence plus exacte et plus complète des événements, et il a pu apprécier les hommes avec plus de vérité. La langue même qu'il parle donne à ses récits je ne sais quel caractère d'originalité à la fois et d'autorité. C'est la langue française du XVIIe siècle, accommodée aux idées et aux usages d'une société qui, si elle a gagné beaucoup de liberté, a perdu un peu de sa politesse et de sa grâce. Elle est en général simple et correcte, si ce n'est qu'il s'y mêle parfois une sorte d'archaïsme qui n'est pourtant pas sans charme ; mais elle a plus de nerf que d'élégance. Elle a d'ailleurs la clarté, la gravité, la précision qui conviennent à l'histoire. Ce sont des avantages et des qualités que l'auteur doit à sa naissance, à son éducation, aux conditions générales de la situation dans laquelle il a

conçu et réalisé l'idée de son livre. Il a profité habilement des uns, il a mûri les autres par le travail. Nous l'en louons volontiers. M. Garneau est canadien ; c'est-à-dire que, sans être devenu anglais, il n'est pas français. Il a reçu ses doctrines, ses idées, ses opinions des Américains, etc. »

Une revue américaine, le *Graham's Américan Monthly Magazine,* de Philadelphie, dans son N° de juin 1853, traduit par le *Journal de Québec*, s'exprimait ainsi à l'égard de l'écrivain distingué du Canada :

« L'histoire du Canada, par F.-X. Garneau, est indu-
» bitablement le meilleur ouvrage qui ait jamais été fait
» sur ce pays.

« On a beaucoup écrit sur le Canada. Les écrivains sont
» pour la plupart français; mais leurs histoires sont in-
» complètes. Ils traitent différents points de l'histoire du
» pays. Parmi toutes les histoires du Canada, jusqu'à celle
» de M. Garneau, aucune n'a obtenu la renommée de celle
» du célèbre jésuite Charlevoix. Le plan de cet écrivain est
» plus étendu, sa narration des faits est plus claire et plus
» exacte que celle de toutes les histoires antérieures à lui ;
» néanmoins son livre n'est à aucun degré comparable à
» l'admirable ouvrage de M. Garneau. L'histoire de
» M. Garneau est la plus complète qu'on ait du Canada,
» depuis sa découverte jusqu'à ce jour, etc., etc., etc. —
» Le style de cet écrivain est lucide, comme son arrange-
» ment des faits. Nous regardons cet ouvrage comme une
» précieuse addition à nos histoires américaines. »

Voici donc comment se termine (tom. III, p. 397 et suivantes) l'ouvrage de M. Garneau :

« L'acte d'union adopté par les deux chambres mit fin, en recevant la sanction royale, à l'acte de 91, passé pour

soustraire à la domination des Canadiens-Français la petite population anglaise du Haut-Canada, et révoqué plus tard pour mettre ces mêmes Canadiens sous la domination de la population anglaise, devenue ou devenant plus nombreuse.

« A l'époque où se consommait ce grand acte d'injustice à notre préjudice, la population, le commerce, l'agriculture, l'industrie, avaient fait d'immenses progrès dans le pays. La population, que nous avons estimée à 125,000 âmes à peu près, lors de l'introduction de la constitution de 91, s'était redoublée cinq fois depuis. Les dissensions politiques n'avaient pas empêché chacun de remplir sa tâche avec son activité ordinaire. En Amérique, le mouvement des choses entraîne toutes les théories avec lui, tous les systèmes des métropoles. Tout s'y assied sur des bases immenses qui n'ont, pour ainsi dire, de limites que les limites du continent lui-même. En Europe, le propriétaire est au sommet de la pyramide sociale; en Amérique, il est où il doit être pour le bonheur et la paix de ceux qui la composent, à la base. En 1844, où s'est fait le recensement le plus rapproché de l'union, la population du Bas-Canada était de 691,000 âmes, dont 524,000 canadiens-français, 156,000 anglais et étrangers; 578,000 catholiques. Il y avait 76,000 propriétaires, et 113,000 maisons : d'où l'on peut conclure que chaque famille a sa maison, et que presque toutes les familles sont propriétaires.

« Les productions agricoles s'élevèrent à 925,000 minots de blé, à 1,195,000 minots d'orge, à 333,000 minots de seigle, à 7,239,000 minots d'avoine, à 1,219,000 minots de pois, à 141,000 minots de blé d'Inde, à 375,000 minots de blé de sarrasin; à 9,918,000 de pommes de

terre. Les érablières produisirent 2,272,000 livres de sucre. On comptait 7,898 ruches d'abeilles, 470,000 têtes de bétail, 147,000 chevaux, 198,000 cochons et 603,000 moutons dont la toison donnait 1,211,000 livres de laine. Les animaux devaient être en proportion de l'agriculture; mais cette proportion est plus petite dans les pays froids que dans les pays chauds. L'hiver sera toujours un grand obstacle à l'élévation des bestiaux dans le Bas-Canada, parce qu'il faut les nourrir à l'étable pendant six mois de l'année.

« Il sortit des métiers domestiques 747,000 verges de drap du pays, 858,000 verges de toile de fil et de coton, 665,000 verges de flanelle et de droguet.

« L'industrie faisait rouler 422 moulins à farine, 153 à gruau, 911 à scie, 14 à l'huile de lin, 153 à fouler, 169 à carder, 469 à battre, 8 à papier et 24 à clous, etc. 69 fonderies mêlaient leurs noires vapeurs au bruit de ces grands éléments de progrès et de richesses. Il y avait encore 36 distilleries, 30 brasseries, 540 manufactures de potasse et 86 autres de différents genres, que faisaient marcher le vent, l'eau, la vapeur ou la force animale.

« Maintenant, au-dessus de ces puissances physiques et matérielles, il y avait 64 colléges ou écoles supérieures, et 1,569 écoles élémentaires, qui répandaient les lumières sur 57,000 enfants, au bruit des forêts qu'on abattait et des chantiers qu'on ouvrait partout pour agrandir le champ des nouvelles Sidon modernes, dans ce continent sorti à peine du sein des ondes et des mains de Christophe Colomb et de Jacques Cartier. La rigueur du climat de Québec ne peut rien pour dompter l'énergie productive des enfants du Saint-Laurent. C'est au milieu des frimats qui

emprisonnent les ondes, qu'ils construisent ces nombreux vaisseaux qui doivent sillonner les mers du globe, et qu'ils préparent ces bois qui doivent servir à abriter les peuples de l'Europe et des tropiques. 2,090 ouvriers construisirent à Québec seul, dans l'hiver de 1840, 33 navires, jaugeant ensemble 18,000 tonneaux; et 1,175 navires, jaugeant ensemble 384,000 tonneaux, venant d'Europe et d'ailleurs, étaient arrivés, dans le cours de l'été précédent, dans le port de cette ville commerçante.

« Enfin, en 1840, la totalité du revenu du Bas-Canada monta à 184,000 liv., et la dépense à 143,000 liv. Aujourd'hui, à l'aide de quelques modifications dans nos lois fiscales, le revenu des deux Canadas unis a presque triplé ; il excède 800,000 liv. »

CONCLUSION

« Nous allons terminer ici notre récit. L'union des deux Canadas doit former une des grandes époques de nos annales coloniales. Nous l'avons peut-être amené trop près des temps présents; mais nous y avons été forcé par l'enchaînement des événements, qui seraient restés sans signification bien précise, sans la conclusion qui nous les explique en expliquant la pensée de la métropole. Si, en retraçant ces événements, nous avons pu blesser les susceptibilités des hommes, des races, du pouvoir, ou des partis qui ont exercé de l'influence sur notre patrie, nous dirons comme M. Thiers : Nous l'avons fait sans haine, plaignant l'erreur, révérant la vertu, admirant la grandeur, tâchant de saisir les profonds desseins de la Pro-

vidence dans le sort qu'elle nous réserve, et les respectant, dès que nous croyons les avoir saisis.

« Nous avons donné l'histoire de quelques émigrants français, venus pour fixer les destinées de leur postérité à l'extrémité septentrionale de l'Amérique du Nord. Détachés comme quelques feuilles d'un arbre, le vent les a jetés dans un monde nouveau, pour être battus de mille tempêtes : tempêtes de la barbarie, tempêtes de l'activité du négoce, tempêtes de la décadence d'une ancienne monarchie, tempêtes de la conquête étrangère. A peine quelques mille âmes, lorsque ce dernier désastre leur est arrivé, ils ne doivent pas en vouloir trop à leur ancienne mère-patrie; car la perte de la noble colonie du Canada fut une des causes déterminantes de la révolution, et l'univers sait quelle vengeance cette nation polie et fière a exercée sur tous ceux qui avaient la main de près ou de loin au timon de l'État qui nous abandonnait au moment du danger.

« Malgré toutes les tourmentes passées déjà sur le Canada, quelques centaines de colons français, car nous craindrions d'exagérer en disant quelques milliers, avaient atteint ce chiffre fort peu important en Europe de 60,000 âmes environ au jour de la conquête. Aujourd'hui, après 90 ans, ce chiffre atteint 700,000, et cet arbres'est acru de lui-même, sans secours étranger, dans sa propre foi religieuse, dans sa propre nationalité. Pendant 150 ans, il a lutté contre les colonies anglaises, trente à quarante fois plus nombreuses, sans broncher d'un pas, et le contenu de cette histoire nous dit comment il s'acquittait de son devoir sur le champ de bataille.

« Quoique peu riche et peu opulent, ce peuple a montré qu'il avait conservé quelque chose de la grande nation

dont il tire son origine. Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les philosophes ou les rhéteurs sur les droits de l'homme et autres thèses qui amusent le peuple des grandes villes, il a fondé sa politique sur sa propre conservation, la seule base d'une politique recevable par un peuple. Il n'était pas assez nombreux pour prétendre ouvrir une voie nouvelle aux sociétés, ou se mettre à la tête d'un mouvement quelconque à travers le monde. Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères, malgré les sarcasmes de ses voisins. Le résultat, c'est que, jusqu'à ce jour, il a conservé sa religion, sa langue, et bien plus, un pied-à-terre à l'Angleterre dans l'Amérique du Nord en 1812. Ce résultat, quoique funeste à la république des Etats-Unis, à ce qu'il aurait paru au premier abord, n'a peut-être pas eu les mauvaises suites qu'on aurait pu en appréhender. Le drapeau royal anglais flottant sur la citadelle de Québec a obligé la jeune république d'être grave, de se conduire avec prudence, de ne marcher en avant que graduellement, et non pas de s'élancer comme une cavale sauvage dans le désert. La conséquence, disons-nous, c'est que la république des États-Unis est devenue grande, puissante et un exemple pour le monde.

« Les Canadiens sont aujourd'hui un peuple de cultivateurs, dans un climat rude et sévère. Il n'a point en cette qualité les manières élégantes et fastueuses des populations méridionales, et ce langage qui semble sortir de cette nature légère et intarissable qu'on ne connaît point dans les hautes latitudes de notre globe. Mais il a de la gravité, du caractère et de la persévérance. Il l'a montré

depuis qu'il est en Amérique, et nous sommes convaincu que ceux qui liront son histoire avec justice et bonne foi avoueront qu'il s'est montré digne des deux grandes nations aux destinées desquelles son sort s'est trouvé ou se trouve encore lié.

« Au reste, il n'aurait pu être autrement sans démentir son origine. Normand, Breton, Tourangeau, Poitevin, il descend de cette noble race qui marchait à la suite de Guillaume-le-Conquérant, et dont l'esprit, enraciné ensuite en Angleterre, a fait de cette petite île une des premières nations du monde; il vient de cette France qui marche à la tête de la civilisation européenne depuis la chute de l'empire romain, et qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se fait toujours respecter; qui, sous ses Charlemagne comme sous ses Napoléon, ose appeler toutes les nations, coalisées dans des combats de géants; il vient surtout de cette Vendée normande, bretonne, angevine, dont le monde respecta toujours le dévouement sans bornes pour les objets de ses sympathies royales et religieuses, et dont le courage admirable couvrira éternellement de gloire le drapeau qu'il avait levé au milieu de la révolution française.

« Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes; qu'ils soient sages et persévérants; qu'ils ne se laissent point emporter par le brillant des nouveautés sociales ou politiques. Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à essayer les nouvelles théories. Ils peuvent se donner des libertés dans leurs orbites assez spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. Nous trouverons, dans l'histoire de notre métropole, dans l'histoire de l'Angleterre

elle-même, de bons exemples à suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles tempêtes à passer, la conquête étrangère à maîtriser, les guerres religieuses à apaiser, et bien d'autres traverses. Sans vouloir prétendre à une pareille destinée, notre sagesse et notre ferme union adoucirent beaucoup les difficultés de notre situation, et, en excitant leur intérêt, rendront notre cause plus sainte aux yeux des nations. »

D'après tous les témoignages que nous venons de rapporter, l'homme juste et impartial, celui qui apprécie les hommes et les choses avec bonne foi, sans préjugés ni préventions, reconnaîtra si le pays et le peuple dépeints dans ces rapides esquisses que nous aurions pu multiplier sont bien les mêmes que ceux dont M. Grandpierre a fait le portrait dans son livre.

Ces « belles et fertiles plantations » dont parle M. Auguste de Wahlen; « ces environs de Montréal, si riches en sites magnifiques, dit M. d'Orbigny, et en cultures non moins belles, » ressemblent-ils à ces « plaines immenses à peines cultivées, aux arbres secs et dépouillés que personne n'a songé à abattre et dont l'aspect répand un air de désolation sur tout le pays, » dont M. Grandpierre nous fait le triste tableau dans son livre ?

Ces « blanches chaumières coiffées de toits pointus, avec leurs fenêtres aux linteaux peints et garnies de pots de fleurs; ces fermes françaises, dont la distribution est aussi confortable qu'élégante, » comme M. Basill Hall nous en fait si exactement la description, sont-ce bien les mêmes que celles que M. Grandpierre a trouvées « plus semblables à des huttes africaines de Béchuanas qu'aux demeures d'hommes civilisés ? »

Ce pays, qui, pour une population de 700, 000 habitants, compte 64 colléges et 1569 écoles; ce pays, essentiellement agricole, qui produit au delà de la consommation de ses habitants; ce peuple dont chaque famille est propriétaire, sauf un petit nombre d'exceptions; ce peuple brave, laborieux, moral, religieux, poli, hospitalier, vivant dans une modeste et heureuse aisance, est-il bien le même que celui que M. Grandpierre nous représente comme « un peuple ignorant, chétif et misérable ? »

Ce peuple, dont chaque famille a sa petite chronique qu'elle conserve religieusement, connaissant sa généalogie, la province et jusqu'au village d'où sont venus ses ancêtres; ce peuple qui, dans ce moment même, est occupé à organiser une pieuse et touchante cérémonie, celle de l'exhumation d'un grand nombre de soldats français et canadiens dont les restes ont été découverts récemment, aux environs de Québec, près du champ de bataille où ils avaient été enfouis en 1760; ce peuple, peut-on dire de lui : « Qu'il est descendu si bas, qu'il connaît à peine de nom le pays de ses ancêtres; qu'il serait à souhaiter qu'il ne parlât pas français et qu'il ne se rattachât par aucun lien à ce pays de ses pères, auquel il est bien loin de faire honneur? » Si quelqu'un est bien loin de faire honneur au nom français, c'est celui qui s'exprime comme le fait M. Grandpierre, à l'égard d'un peuple qui inspirera toujours de nobles sympathies à tous les bons Français, quelle que soit leur croyance religieuse!

Ce clergé, qui, après la conquête, est resté fidèle à son troupeau qu'il n'a jamais abandonné, tandis que tous les fonctionnaires, notaires, avocats, négociants et toute la partie notable et instruite de la population ont quitté le Ca-

nada pour n'y plus revenir; ce clergé, dont la loyauté a été appréciée par un roi d'Angleterre qui en a témoigné publiquement sa reconnaissance en nommant l'évêque de Québec au conseil législatif du Canada; ce clergé, dont la plupart des membres se sont distingués par leurs vertus et leur zèle, entre autres le vénérable curé de Saint-Hyacinthe, qui a consacré 200,000 f. à l'établissement d'un collége dans cette paroisse; dont un autre membre, le digne et respectable abbé Chiniguy, a propagé avec un rare dévouement, et avec le plus heureux succès, les doctrines de tempérance dans tout le pays; ce clergé qui vient d'ériger l'ancien séminaire, ou collége, de Québec en université (à laquelle il a donné le nom d'Université-Laval, pour perpétuer la mémoire de M. de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec et fondateur du séminaire), envoyant à grands frais des professeurs étudier à Paris; ce clergé, charitable et dévoué à son troupeau, est-il bien le même que celui que M. Grandpierre nous montre « comme un clergé qui ne brille pas plus par ses lumières que par son zèle? »

On ne peut que déplorer profondément un fanatisme qui éteint dans le cœur de l'homme tout sentiment de patriotisme et qui lui fait ainsi outrager la vérité. Heureusement, les protestants, dans leur immense majorité, n'ont ni les idées ni les tendances de M. Grandpierre; voilà pourquoi nous voyons la bonne harmonie et les relations agréables qui, de nos jours, existent généralement entre les populations des deux cultes, tant en France qu'en Suisse.

M. Grandpierre dit « qu'en passant en Suisse d'un village protestant dans un village catholique on recon-

naît l'influence de l'une et de l'autre religion ; qu'en quittant les États-Unis pour entrer dans le Canada on a deux spécimens bien caractérisés de la prospérité d'un pays protestant et de la misère d'un pays catholique. » Ici encore, l'auteur, avec l'exagération de ses préjugés, dévie toujours de la vérité. Car, si la différence qu'il signale se rencontre effectivement quelquefois en Suisse, elle est loin d'être générale ; et nous pouvons, à notre tour, lui signaler, en Suisse aussi, des contrées où cette différence existe précisément dans le cas opposé. Qu'il compare, par exemple, les districts catholiques de Bulle et de Romont, dans le canton de Fribourg, avec le district protestant de Schwartzenbourg dans le canton de Berne ; ou le Jura catholique, dans le canton de Berne, avec les vallées protestantes de l'Oberland, aussi dans le même canton, et il verra de quel côté est la misère, surtout dans cette dernière contrée, où l'on compte les pauvres par milliers. Qu'il compare ensuite, en France, les beaux et opulents villages catholiques des montagnes des Vosges avec certains villages protestants du pays de Montbéliard, et des environs d'Héricourt. Nous pourrions multiplier encore ces comparaisons, non pas, à Dieu ne plaise! pour attribuer la misère ou le bien-être d'un peuple à la religion qu'il professe, ni pour lui en faire des reproches ou des éloges, comme le fait M. Grandpierre, mais pour prouver qu'en règle générale il serait injuste d'attribuer la cause de cette différence à l'une ou à l'autre religion.

L'ombrageuse intolérance de M. Grandpierre se fait remarquer jusque dans les plus petites choses. Il dit, par exemple, « que le paysan canadien construit le four à cuire le pain au delà de la grande route, et vis-à-vis de la ferme,

comme le faisaient les premiers colons français il y a deux ou trois siècles. » M. Grandpierre, qui, dans son livre, cite souvent la Suisse, ne devrait pas ignorer que, dans plusieurs contrées protestantes de ce dernier pays, on remarque aussi, au delà de la grande route et vis-à-vis de chaque maison, une baraque ou maisonnette construite en bois, sans fenêtre, et qu'on appelle grenier. C'est là que dans chaque ménage on renferme le grain, les provisions, et souvent les objets les plus précieux. Puisque M. Grandpierre semble l'ignorer, il voudra bien nous permettre de lui apprendre que, dans l'emplacement du four canadien, pas plus que dans l'emplacement du grenier suisse, il n'y a rien de commun avec la religion de leurs propriétaires, ces emplacements, éloignés des maisons, étant choisis uniquement pour éviter les incendies. M. Grandpierre parle souvent de la Suisse sans la connaître exactement, paraît-il, puisque, dans l'appendice de son livre, la Neuveville est indiquée comme étant située dans le canton de Neuchatel, tandis que cette petite ville se trouve dans le canton de Berne.

Quant aux éloges, parfois exagérés, que M. Grandpierre prodigue au peuple des États-Unis, nous préférons nous en rapporter à notre spirituel et véridique écrivain français M. X. Marmier, et aux *Lettres écrites d'Amérique* par M. Léo Lesquereux, lettres publiées dans la *Revue suisse* de 1849 à 1851. L'auteur, protestant neuchatelois, et botaniste distingué, habite l'Amérique depuis plusieurs années, et il parle de ce pays avec connaissance de cause. Ses descriptions des mœurs américaines sont généralement d'accord avec celles qui se trouvent dans le livre de M. Marmier. Pour ce qui est de la tolérance des Yankees, M. Grandpierre aurait bien fait de ne pas en parler dans ce moment.

Dans l'appendice déjà cité, on trouve les détails du naufrage de quatre missionnaires protestants, français et suisses, qui se rendaient en Canada dans le mois de septembre 1853. A propos de cette propagande religieuse, nous dirons, en terminant, à M. Grandpierre, que les sociétés bibliques et les sociétés des missions protestantes emploieraient leurs fonds beaucoup plus utilement, et avec infiniment plus de succès, en les consacrant au soulagement des pauvres et à l'extirpation de la mendicité ; que ces sociétés auraient aussi un plus grand mérite devant Dieu et devant les hommes, si elles consacraient leur zèle à la propagation des doctrines de tempérance, des principes de moralité, d'ordre et d'économie parmi le peuple ; qu'elles feraient infiniment mieux ensuite d'employer leurs missionnaires à la conversion des incrédules et des indifférents, comme il s'en trouve beaucoup aussi parmi leurs coreligionnaires, que d'aller porter leur esprit de prosélytisme au delà des mers, et peut-être chercher à semer la discorde, ainsi que l'a voulu faire récemment le fougueux et misérable Gavazzi, chez un peuple qui n'a pas besoin de missionnaires, parce qu'il est beaucoup plus religieux et beaucoup plus moral que ne le sont généralement nos populations européennes ; peuple brave, poli, hospitalier, qui lutte depuis bientôt un siècle pour conserver sa religion, sa langue, ses lois, et qui, devenant désormais plus connu, aura les sympathies de tous les peuples de même origine, que ceux-ci soient Français, Belges, Savoisiens ou Suisses.

FIN